

DEUX RONDS

LE PÈRE PEINARD



Reflecs

HEBDOMADAIRES

d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS, FRANCE

Un An 6 fr.
Six Mois 3 fr.
Trois Mois 1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR

Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR

Un An 8 fr.
Six Mois 4 fr.
Trois Mois 2 fr.

V'LA LE CHOLÉRA QU'ARRIVE !

Pauvres richards !

Ils ont le taf, — kif-kif si c'était la dynamite

LA GRÈVE DE CARMAUX



V'LA LE CHOLÉRA !

Eh oui, le voilà !

On a beau rechigner, y a pas à tortiller : faut faire contre mauvaise fortune bon cœur.

C'est comme je vous le dis : le choléra nous fait risette.

Mille dieux, si le sale bougre me promettait de ne manger que des grosses légumes, j'y rendrais sa risette avec jubilation.

Eh oui, si le choléra était chouette, il prendrait aux tripes, richards, pa-

trons, bouffe-galette et toute la séquelle dirigeante que j'énumère pas.

Ça serait gentil de sa part, et nous éviterait ainsi un sérieux coup de torchon.

Malheureusement, y a rien de fait, nom de dieu ! C'est pas les jean-foutre de la haute que ce sacré monstre dévore.

Nom de dieu, non !

Ceux qu'il agrippe, c'est les pauvres prolôs qui n'ont pas les moyens de se caler les joues et qui au lieu d'un litre à seize, ne peuvent se fourrer dans le coco que du sirop de grenouille.

C'est ceux-là qui sont paumés !

Pardienne, le choléra tombe sur eux hardiment : il trouve à s'y loger ; là, il est à son aise, comme le poisson dans l'eau.

D'ailleurs, les quotidiens l'ont avoué

carrément. Eux qui ont l'habitude de mentir, pour une fois ils ont dit la vérité. Faut pas leur en savoir gré ; s'ils l'ont fait, c'était pour rassurer les bourgeois.

Sans barguigner, ils ont déclaré que le choléra c'est de la gnognotte, qu'il n'y a pas à s'émotionner, vu que c'est simplement des ouvriers qui dévissent leur billard.

Or, comme des ouvriers y en a toujours plus qu'il n'en faut, les charognards ne seraient pas fâchés de l'épidémie... s'ils n'en craignaient les éclaboussures.

En fait de vérité ces sales quotidiens s'en sont tenus à imprimer que les déchards sont seuls attigés.

Pour tout le reste, ils mentent abominablement !

C'est ainsi qu'ils dégoisent que nous avons un choléra à la flan, qui n'est

pas de la même famille que le choléra asiatique.

Sacrés menteurs !

Ce que vous dégombez empêche-t-il que les hospices de Paris soient farcis de cholériques ?

Evidemment non !

Alors, pourquoi ne pas avouer franchement ce que tout le monde sait ?

A cela, on répond que si l'on cassait la vérité tout net, ça foutrait une telle trouille qu'on en aurait la chiasse, rien que d'y penser... Puis, on ajoute tout doucement que ça ferait du tort aux affaires.

Té, nom de dieu, m'est avis que voilà le bout de l'oreille !

Si on disait la vérité vraie, qui aurait peur du choléra ?

C'est pas le populo, mille bombes !

Primo, parce qu'il sait à quoi s'en tenir : on a beau lui seriner qu'il n'y a pas de choléra, il n'y coupe pas, car d'ici et de là, il voit les camaros attigés, — donc, on ne lui apprendrait rien qu'il ne sache.

Deuxièmo, le populo n'est pas tafeur : la camarde ne lui fout pas la courante ; il la reluque assez souvent de près, sous trente-six formes, pour ne pas avoir le taf du choléra.

Or donc, si ce n'est pas pour le populo qu'on cache l'épidémie : c'est pour les bourgeois ! Sur eux, m'est avis que les menteries des quotidiens font leur effet : si les canards n'étaient pas à tourner la manivelle, pour leur remonter le moral, kif-kif une horloge, ces jean-fesse ne vivraient pas.

Ils foutraient le camp dare dare ; s'enquilleraient dans le premier train et se fuiteraient aux cinq cent mille diables, ne sachant où fourrer leur peau pour être en sécurité.

Et dame, du coup, ça casserait bras et jambes aux affaires !

Or, comme les affaires, y a que ça de vrai, les quotidiens mentent pires que des arracheurs de dents.

C'est une bonne affaire pour eux, nom de dieu ! Ils allongent la patte... et on la leur graisse ferme.

Reste à savoir si ces menteries ne sont pas d'abominables crapuleries.

Car enfin, faut voir les conséquences, mille bombes ! Sous prétexte de ne pas arrêter les affaires, et pour ne pas foutre la trouille aux bourgeois, les précautions qu'on devrait prendre sont négligées, — parce que ces précautions seules feraient foirer les jean-foutre.

De la sorte on permet au choléra de prendre ses aises ; si bien, qu'un beau matin, il éclate comme une bombe et

fout par terre des tripotées de pauvres bougres.

Mais, comme il n'y a guère que des prolos de mouches, ça ne tire pas à conséquence.

N'empêche, crédeu, ces menteries et ces cachotteries sont un crime.

Je dis bien : un crime !

Oui, foutre ! Et ceux-là qui le commettent méritent bougrement plus la guillotine qu'un chourineur comme Pranzini ou Anastay.

Car nom de dieu, leurs victimes se comptent par douzaines, par centaines... et peut-être par milliers !

Un exemple : le choléra n'est pas qu'à Paris ; il fait des siennes un peu partout. Entre autres, il est à Rouen et au Havre. Pour ce qui est de ce dernier patelin on sait comment il s'y est amené : c'est un bateau qui l'a porté de Hambourg.

Or, quand le bateau a quitté Hambourg, y avait déjà quinze jours que le choléra y faisait son nid. Seulement, les conseillers municipaux de la ville (qu'on appelle là-bas des échavins), ont tenu la chose cachée, tant qu'ils ont pu.

Les crapules ont fait comme les charognards de Paris : ils ont menti !

Et toujours pour le même fourbi, nom de dieu ! pour ne pas faire de tort aux affaires.

Qu'est-il résulté de ça

C'est que le bateau en question est parti sans prendre de précautions ; il a radiné au Havre en douce... et a débarqué le choléra !

Si les grosses légumes d'Hambourg avaient avoué l'épidémie, ça ne serait pas arrivé.

Conséquemment, on peut carrément affirmer que tous les pauvres types qui, en ce moment, cassent leur pipe au Havre, sont assassinés par les jean-foutre de Hambourg.

Pour ce qui est de Hambourg lui-même, ces bandits de grosses légumes ont laissé le choléra mijoter dans son jus, si bien que « brouf ! » ça a débordé un beau matin : à l'heure actuelle y a des milliers de malades, et chaque jour deux ou trois cents tournent de l'œil.

Nom de dieu, il me semble que y a pas de canaillerie plus grande que celle de ces conseillers cipaux ! Ah, foutre, si le populo de là-bas n'avait pas un poil dans le creux de la main, ils passeraient un sale quart d'heure, on te les prendrait par la peau du cul, et on les secouerait ferme, sans crainte d'attraper le choléra !

Ah, malheur de malheur, pauvres prolos que nous sommes, on n'a jamais de cesse avec les misères !

Quand on a fini d'écouter, c'est d'une autre, et ainsi à l'infini, jusqu'à la crevasse.

Faut tout dire, nom de dieu ! y a bougrement de notre suite. Si on n'était pas si servile on s'alignerait pour changer ça.

Actuellement, on fait des magues pour le choléra. Et foutre, y a des épidémies qui sont bougrement plus terribles que lui ; des épidémies qui ne nous lâchent pas d'une minute : c'est les premières dont il faudrait se désinfecter.

Ainsi, pour n'en citer que quelques-unes :

Y a la peste patronale.

Y a le choléra gouvernemental.

Y a la fièvre noire des ratibans, (bougrement plus méchante que la fièvre jaune.)

C'est-y les ingrédients qui manquent pour chasser ces garces d'épidémies ?

Ah ouat, y a qu'à allonger le bras !

Ensuite, une fois qu'on aurait débarrassé le terrain de celles-là, les autres maladies ne seraient pas à craindre :

Chacun étant chouettelement logé et frusqué, bouffant à sa faim et buvant du bon piccolo, on pourrait voir venir le choléra asiatique : il ne trouverait pas lourd à glaner !

Filouterie Gouvernementale

Un camarde me raconte une filouterie qui n'est vraiment pas piquée des hannetons.

C'est au sujet de ces cochons d'impôts qu'on nous fait cracher de cinquante façons, chaque fois qu'on achète deux sous d'épicerie, — ou bien qu'on passe à l'octroi.

D'ailleurs, je colle sa babillarde nature :

Mon vieux Peinard,

Je vas te raconter une riche saloperie, découlant de notre belle organisation sociale.

L'autre jour, une malheureuse restant dans une mansarde du quartier de Plaisance, où elle crève de faim avec un gosse, me racontait sa misère.

Comme ils ne boivent que de l'eau de Seine, je lui fis cadeau d'un litron de boisson de raisin sec.

A ce propos, mon vieux, je te ferai remarquer que les cochons de l'Aquarium ont trouvé moyen, en mettant un impôt sur les raisins secs, de doubler le prix, pour Paris, de cette boisson détestable qui tue l'estomac de l'ouvrier et ne lui donne pas de forces.

Mais quoi, ça vaut encore mieux que du Chateau-la-Pompe !

Puis, il faut bien que le travailleur boive de la piquette afin que Rothschild siffle du vin à 20 francs la bouteille, — lui qui ne fout rien.

Or donc, j'avais donné à la pauvre bougresse un litre de cette ragougnasse. Il faut te dire qu'on était à Malakoff et que pour aller à Plaisance s'agissait de passer la barrière.

V'la la malheureuse arrêtée par les habits verts qui veulent lui faire casquer deux

ronds. Foutre de foutre, elle n'avait pas un sou!

Tu crois qu'elle a passé tout de même, elle et son litte?

Eh ben point! Il a fallu qu'elle revienne à ma turne pour que j'y baille deux ronds.

S'il n'y a pas de quoi faire pisser des lames de rasoir au populo.

Ainsi, v'la une boisson qui revient à deux ronds le litre et qui paye juste le prix d'achat aux gabeloux.

A quand la Sociale!

Nom de dieu, le camaro a raison, c'est bougrement raide.

Pour aujourd'hui j'en dégoise pas plus long sur ces fourbis d'impôts; un de ces jours j'y reviendrai, et je prouverai par A plus bête que, sans même rien changer à la Société, en laissant tout en place, excepté les vermines de la gouvernance, ça nous donnerait un bon plat de bien-être.

A plus forte raison en supprimant patrons et richards.



A CARMAUX

La situation est toujours kif-kif! La grève générale est votée... mais rien que votée, nom de dieu! Et toujours les mineurs se roulent les pouces.

Pour ce qui est des gros salauds de la Compagnie, ils attendent, sans se faire de bile, que les gueules noires n'aient plus une miette à se foutre sous la dent. Sachant bien que ce jour-là, faudra que les gas courbent la tête et retournent à la mine.

Les charognards sont d'autant plus crânes qu'ils ont la gouvernance dans leur manche.

Pourtant, à vue de nez, il semble que ça ne devrait pas être: les gros birbes de la Compagnie, depuis le baron Reille, jusqu'au directeur Humblot, sont des réacs de premier calibre.

Et le gouvernement est républicain!

Conséquemment, comme les ouvriers ont tout à fait raison, et qu'ils ne sont pas réacs, si le gouvernement avait de la logique, il devrait se tourner de leur côté.

Ouich, on verra ça quand les poules auront des dents!

D'ailleurs, quand on reluque de plus près on comprend le truc: les opinions des jean-foutre de la gouvernance ne font rien à la chose; qu'ils soient radicaux ou opportunistes, c'est le même fourbi, — les capitalistes les mènent par leur bout du piton.

En effet, le métier de gouverneur est de protéger les riches contre les pauvres: on a beau tourner autour du pot pendant quinze jours, en dehors de ça, la gouvernance n'a rien à foutre.

L'étiquette du gouvernement pour lors n'est que de la couille en bâtons: c'est pourquoi actuellement, à Carmaux, on voit

des Jean-fesse républicains envoyer des troubades contre les prolos pour faire plaisir à des capitalistes royalistes.

Je sais bien que les socialistes à la manque ne veulent pas convenir de ça. Ça dérange leurs petits plans.

Sacrés gourdiffots, les faits sont contre vous! Pourquoi Calvignac a-t-il été saqué de la mine?

Parce que sa trombine n'allait pas aux grosses légumes de la Compagnie: ils ne voulaient pas d'un maire qu'ils ne tenaient pas par les pattes.

Eh bien, avec cette trouducuterie du muselage universel, on arrive toujours à ça: chaque fois que les capitalistes trouveront un Calvignac sur leur chemin ils le foutront à cul.

Et les charognards de la Compagnie savent si bien que malgré la chiée de bouffe-galette qui ont radiné à Carmaux, les mineurs seront obligés de capituler, que déjà ils posent leur conditions:

Ils ne reprendront pas Calvignac, non plus que tous les zigues d'attaque qui se seront remués pendant la grève.

Turellement, les mineurs n'accepteront ça qu'à la fin des fins. Et d'ici là qu'avient-il?

Bien malin qui pourrait le dire!

Y a le proverbe qui dit: « la faim fait sortir le loup du bois... »

Poussés à bout les mineurs pourraient bien sortir leurs triques!

Mais quoi, le grabuge qui s'en suivra sera le résultat de l'exaspération, et comme les troubades sont là, que le flingot leur brûle les pattes, ça pourrait bien finir par un massacre.

Le pendant de Fourmies, crédeu!...

Et les Jean-fesse qui pour une bonne part en seraient les responsables, c'est cette bande de bouffe-galette, socialistes et ex-boulangers, qui se sont abattus sur Carmaux, comme la vermine sur le pauvre monde.

Qu'alliaient-ils foutre là-bas?

C'est-y que les mineurs ne sont pas assez grands et n'ont pas assez de jugeotte pour savoir par eux-mêmes, ce qu'ils ont à faire?

Eh oui, nom de dieu, c'est ça!

S'ils ne le disent pas tout crûment, — ils le pensent.

Ces politiards ont été là-bas pour se faire mousser: ils se sont posés en pacificateurs, prêchant le calme et la masturbation.

Est-ce à dire qu'ils ont fait rentrer les colères?... Que non pas, nom de dieu! Tout juste ont-ils pu les retarder... et par ce fait, enlever aux bons bougres une part des atouts qu'ils avaient dans les mains.

Ça fait le jeu des capitalistes; pendant ce temps ils se préparent au grabuge, — et quand la colère des mineurs éclatera, il ne sera plus l'heure!

EN ANGLETERRE

Là-bas, les ouvriers se laissent facilement monter le bourrichon par un tas de fumistes qui alignent des chiffres pour

prouver qu'en mettant des sous dans des tires-liras on empile des millions.

Après quoi, y a qu'à lever le petit doigt pour faire caner les patrons.

Ça, nom de dieu, c'est très beau sur le papier, mais quand on en vient à la pratique, on y trouve un sacré cheveu.

C'est ce que sont en train de se dire les gas d'une mine de sel qui sont en grève depuis une quinzaine, dans un patelin qu'on appelle Nordwick.

Les premiers jours, ils s'étaient contentés de se croiser les bras. Pourtant, en voyant des prolos, qu'on avait fait venir par le chemin de fer, embarquer le sel, ... ils l'ont trouvée salée!

Ils ont tapé dans le nez des types, et mis en bonne humeur ont été chambarder la piñole où les patrons se réunissent.

Turellement, les troubades ont rapiqué contre les grévistes, ... et ça c'est fait si vivement que les grévistes se disent: « Nom de dieu, on dirait que nous sommes en république?... »

AUX ÉTATS-UNIS

Cré tonnerre, j'y comprends qu'une chose dans les grèves de ce patelin: c'est qu'elles sont bougrement énergiques!

Quoique ça, la grève de Homestead est dans le sciau, et les patrons aidés de la gouvernance foutent au clou tous les bons bougres qui font un peu trop les flérots.

Pour ce qui est de Frick, que Berckmann a essayé de fricasser, il va être bientôt guéri. C'est un sacré malheur, nom de dieu! D'autant plus que ce crapulard va se venger en étant plus rosse que jamais.

Mais si la grève est finie, ça ne veut pas dire que les grévistes aient cané: ils ont tout simplement été remplacés.

Voilà où ça conduit, de vouloir rester dans la légalité quand on fait la guerre aux patrons: les prolos de Homestead auraient bougrement été plus malins en proclamant que Carnégie et toute sa bande n'étaient plus patrons, et s'ils avaient pris possession de ses usines.

Ça aurait donné une autre orientation aux grèves, nom de dieu! Car vraiment, c'est pas fort de faire tant de grabuge pour demander quelques sous d'augmentation. Le jeu n'en vaut pas la chandelle.

Ah, si les gas en se foutant en grève avaient proclamé qu'ils n'auraient ni fin ni cesse avant que tous les exploités soient mis à cul, c'eût été rupin.

Partout, le populo eût été avec eux!...

C'est comme les mineurs, ils n'ont vraiment pas été marioles avec les forçats qu'on fait travailler avec eux. Au lieu de les délivrer, ils les collaient dans des trains et les renvoyaient aux bourgeois.

C'est pas fort, nom de dieu!

Les bourgeois recevaient les forçats, les foutaient au clou et les renvoyaient aux mines.

Si au lieu de ça ils les avaient délivrés et leur avaient poussé un boniment de circonstance, ça leur aurait fait du renfort.

Mais non! Les couillons voulaient trop

rester dans la légalité : quoique ça, ils canardaient les troupades carrément.

Parlons des ouvriers des chemins de fer ; après avoir foutu le feu à une tripotée de wagons, fait dérailler pas mal de trains et avoir esquiné quelques douzaines de locomotives, ils ont repris le travail sur le conseil d'un des meneurs de la grève à qui les capitalos avaient graissé la patte.

Il est vrai que quelques jours après un bon bougre a tapé dans le nez à ce sale type, de riche façon.

Malgré ça que je viens de dégoiser, ça se mijote ferme par là-bas.

Ça finit dans un coin, et illico ça recommence dans l'autre.

Pour l'instant c'est la petite guerre. Mais, nom de dieu, laissons pisser le mou-ton : la grande guerre n'est pas loin.

Et ce jour-là, proprios et capitalos pourront donner leur démission de bonne volonté,

S'ils ne veulent pas la donner de force !

COUPS DE TRANCHET

Assassin oublié. — Tous les ans, à cette époque, pour l'anniversaire de la crevaison de Thiers-Foutriquet, un rati-chon dit une messe au Père-Lachaise.

Ce coup-ci, les assistants se sont trouvés huit, — tout en gros !

Nom de dieu, les bourgeois ont la reconnaissance courte : ils ne se souviennent plus que ce bandit les sauva en faisant massacrer 35.000 communards.

Le populo a plus de mémoire, cré tonnerre ! Au prochain coup, s'il ne peut se venger sur les vieux, il tannera les fils.

Chasse ouverte. — Contre les garde-chasse, le coup de fusil est toujours de saison. Les bons bougres de braconniers ne s'en privent pas... du moins quand on les y force. Car si les gardes étaient assez marioles pour cultiver leur jardin sans fouiner dans les bois, il ne leur arriverait pas d'avaros.

Ainsi, c'est pour ne pas être resté chez lui que, l'autre jour, un garde des environs de Blois a été mouché salement par un gas inconnu.

Voilà qui devrait servir de leçon aux autres, nom de dieu !

Miracle ! — On fait bougrement du fouan autour des miracles de Lourdes.

En voici un qui est tout à fait véridique : Une pauvre bigotte de Saint-Quentin avait fait le pèlerinage pour se guérir d'une paralysie qui lui tenait tout le corps.

Elle resta huit jours à Lourdes et en quitta aussi paralysée qu'à l'arrivée... Ce n'est qu'à la gare d'Orléans qu'elle fut guérie, mais guérie radicalement : elle cassa sa pipe en descendant de wagon.

Y a pas, c'est un miracle : la paralysie ne la gêne plus !



Dans une de mes dernières lettres j'ai jaspiné du trimardeur Pierre Quiroule. Le bougre s'est pas arrêté par chez nous ; son baluchon sur le râble il a été plus loin.

Justement, voilà qu'il m'écrit. Sa babillarde tombe à pic, nom de dieu ! J'avais une garce de flemme et je suis pas fâché de lui céder le crachoir.

Binasson, 5 septembre 92.

Mon vieux Barbassou,

Je t'avais promis, lorsque j'ai passé dans ton patelin de t'envoyer une épistole, et je tiens parole, maquarel ! Je suis dans le Narbonnais, là ouisque règne sans conteste l'arracheur de dents Ferroul. Les vendanges battent leur plein, mille foutre, et je me suis départi de mon trimard, — je fais une halte.

A en croire certains couillons, l'agriculture est comme la Vénus de Milo : elle manque de bràs, la bougresse ! Que ces gourdiflots viennent faire un tour de balade par ici, et à moins qu'ils n'aient de la bouze de vache plein les yeux, ils verront que c'est des menteries.

Les vendangeurs arrivent par bandes, c'est pour la plupart des montagnols ; on va en chercher des pleines charretées dans la Montagne Noire, dans l'Ariège ; il en arrive aussi des floppées de l'Aveyron et du Tarn... Le Tarn, mille dieux, un département qu'entre trimardeurs nous appelions jadis le *Retard*, voilà qu'il s'est bougrement éveillé par le riche coup de chambard des gueules noires de Carmaux.

C'est bigarré, les vendanges ! Les bons bougres font pèter le *diou mè damné*, et ça carillonne chouettelement avec le *foe dal cel* des Ariègeois et le *me cago en deu* des Catalans.

Pour tous ces types, pétard de dieux, c'est une vraie fête que les vendanges : dans leurs montagnes ils bouffent du pain noir, — aussi noir, brigand de dieu, que la gueule des bons bougres de Carmaux ou que la conscience du dépoté baron Reille, — ici, c'est du pain blanc qu'ils bouffent et ils s'emportent un petiot peu de monouille pour voir venir l'hiver.

Aussi, foutre de foutre, ils s'esbaubissent, et le soir, sur les places, noires de monde, on pique des rigodons espatrouillants.

Mais, carne du diable, y en a pas pour tous du turbin ! Les bras manquent tellement à l'agriculture, que j'ai souvenance qu'il y a trois ans, dans un petit patelin tout près de Narbonne, à Coursan, nous n'étions que 600 de reste.

Pendant que j'y suis, nom de dieu, il faut que je dégoise un brin sur la foutue objection qu'on fait aux anarchos à propos des feignasons.

Eh bien, foutre de foutre, c'est par des faits que je vais répliquer : Nous sommes à Binasson, dans la propriété de mossieu Tessou, une tapée de trimardeurs comme bibi ; des ceusses qu'on dit qu'ils ont un poil dans le creux de la main... qu'ils ont comme les

louve les côtes en long... et que l'ouvrage fait leur fait pas pour.

Cré couillon, faut voir si nous ne sommes pas les premiers en tête, et si ceux qui travaillent du premier de l'an à la saint Sylvestre nous font caser.

Et pourquoi, mille bombes !

C'est parce que le travail est une partie de rigolade : en portant la hotte à travers les ceps de vigne, on peut courtiser les grandes fillettes, et c'est à qui se barbouillera le plus la frimousse de mout.

On liche de rudes coups et du bon picolo à la régalade dans le pourro méridional. En outre, on ne fait que six heures. Les gas n'ont pas attendu que Ferroul soit à l'Aquarium pour racourcir la journée.

Tu penses qu'ils ne coupent pas dans la législation du travail : il se sont entendus entre eux, ça s'est fait à la bonne franquette. Et foutre, faudrait pas que Ferroul et les autres socialos à la manque viennent leur parler des *trois huit*. N'en faut pas des *trois huit* ! Ils ont les *quat'six*.

Tiens ! Pourquoi ça serait-il pas aussi chouette que les *trois-huit* ? Moi, j'en suis pour les *quat'six*.

Six heures pour la croustille,

Six heures de flâne,

Six heures de roupillade,

Six heures de turbin.

Ah mais, je ne suis pas aussi gourde que les socialos à la manque : je ne veux pas de législation pour ça ; ce que je gobe c'est que chacun distribue sa journée à sa guise.

Pour en revenir aux vendanges, le travail est un jeu, et y a pas besoin de s'esquinter le trou du cul. Dans les caves, il y a des grues pour monter les comportes, des brouettes, des fouloirs qu'un gosse de six ans peut faire marcher.

Il y a même chez Tessou, ce gros flou de proprio, un petit Decauville qui prend le raisin aux vignes et l'amène à la cave.

En un mot, c'est rupinskoff ! Et, cré pétard, une seule chose est à regretter, c'est que toutes ces chouettes bricoles ainsi que les vignes ne soient pas la propriété des bons bougres.

Mais ça viendra, crédiu ! Les temps s'amènent : tous les gas avec qui je jacasse ont plein les fesses de la mistouffe et de la cochonne d'autorité.

Ils sont de cœur avec les zignes d'attaque qui rouspètent dans tous les patelins, et foutre, ils ne tarderont pas à faire kif-kif, — ils guignent l'occase !

Sur ce, père Barbassou, je me la casse et te serre la cuillère.

Pierre Quiroule.

J'ai dit que j'avais la flemme et je ne m'en dédis pas, nom de dieu ! Aussi, je ne vas pas en ajouter long à ce qu'a dit le camarade.

Au sujet du turbin, il a mille fois raison : ceux qui chient sur la manche et trouvent la terre trop basse maintenant que le travail est salarié, seront de chouettes copains quand il sera libre.

Et ça se comprend, ce qui la leur coupe aujourd'hui, c'est de se dire que le plus clair de leur bénéf s'en va dans la poche des patrons.

Mais, quand ce ne sera plus ça, quand on bûchera pour soi-même, en même temps que pour les camarades, vingt dieux ! les plus molasses auront du cœur à l'ouvrage.

Le père Barbassou.



SALOPERIES MILITAIRES

Quelle chierie, nom de dieu, que l'armée; c'est bien autre chose que le choléra pour les pauvres bougres.

A vingt ans, à peine s'ils savent un métier pour gagner leur vie, qu'au nom de la patrie, on les fout pour trois ans dans la caserne.

Et là, commence une existence bougrement dégueulasse: ficelés comme des andouilles dans des frusques d'occasion, les pousse-cailloux n'ont vraiment plus figure humaine.

Pour compléter le système on leur défend d'agir par eux-mêmes: il ne leur est plus permis de lever le petit doigt sans permission.

La discipline, l'obéissance passive, — ils ne connaissent plus que ça, nom de dieu!

Puis, quand ils sont bien abrutis par les petites et les grandes manœuvres, — quand on les juge à point: en route pour le Tonkin ou le Dahomey.

A moins qu'on ne les envoie contre leurs frangins de misère qui se rebiffent contre les patrons.

Je comprends que les richards qui possèdent la terre, les maisons et le reste, se fassent une patrie.

Mais les sans-le-sou, les turbineurs?

Leur patrie, c'est le monde: partout où ils peuvent vivre, nom de dieu!

Le plus emmerdant dans tout cela, c'est que les riches se servent de pauvres bougres comme nous pour se faire défendre.

De la patrie, — au bout du compte, ils s'en foutent! Puisque leur argent est bon dans tous les patelins, et que dans la guerre la propriété est respectée.

La patrie, c'est un prétexte pour entretenir une armée contre les turbineurs et les crève-la-faim.

La preuve, c'est qu'il y a de la troupe partout où y a des usines, que les patrons n'ont qu'à faire un signe pour que le gouvernement leur en expédie à gogo.

Si, comme on nous le serine, les troupes n'étaient inventés que pour garder les frontières, on les échelonnerait tout du long, comme on fait des douaniers.

Mais non, c'est pour l'intérieur qu'on en a besoin. Une autre preuve, nom de dieu! C'est que les forts de Paris sont tournés contre la ville.

Y a pas que d'aujourd'hui qu'il en est ainsi. De tous temps, l'armée et la guerre ont servi à saigner les peuples quand ils devenaient trop difficiles à gouverner.

Ainsi, pour parler un brin de l'histoire ancienne, chez les Romains quand le populo réclamait le partage des terres, les malins de la haute consultaient les au-

gures, qui étaient les raticheons de l'époque.

Et toujours, nom de dieu, la réponse était qu'il fallait faire la guerre au populo voisin.

Les bons bougres s'enrôlaient, ils se faisaient casser la gueule, et le partage des terres était foutu au rancard pour longtemps.

Aujourd'hui les trucs sont différents et perfectionnés. Mais le résultat est toujours le même: c'est au moyen du tirage au sort, des armées, et d'une botte de préjugés sur l'honneur, la patrie, la gloire, qu'on nous fait marcher.

De nous-mêmes, nous allons nous faire habiller en pantins, tendre le cou au licol de la servitude, et nous laissons mener à l'abattoir comme des moutons.

Faut-il que nous en ayons une couche! Aucun autre animal que l'homme ne fait pareil, nom de dieu: de même qu'aucun ne turbine pour un autre de son espèce.

Faudrait voir à prendre exemple sur eux, mille bombes!

Et si vous me disiez, on se la coule douce aux casernes. Tralala! Faut voir comme les galonnés mènent les soldats.

Ils les méprisent, les haïssent, les traitent pire que des chiens.

Ainsi, à Carmaux, un pauvre gas nommé Aubriot, — qui croyait à la Patrie, le pauvre gobeur! — et qui avait les galons de sergent, s'est fait sauter le caisson à la suite d'une punition.

Le commandant Debar a dégotté le cadavre sous un hangar et voici ce qu'il a dit aux troupes rassemblés: « Jeunes gens, l'oraison funèbre de votre sergent sera bientôt faite. Ce n'est plus qu'une charogne... un morceau de viande bon à foutre dans un trou pour y pourrir. »

Hein, il a des bons sentiments le galonard! Au lieu de plaindre le pauvre type qui s'est si nigaudement démolé, il l'insulte.

Nom de dieu, que demain il lui faille commander le massacre des mineurs de Carmaux, et il s'en payera du carnage.

Autre histoire, aussi triste, nom de dieu:

A Lille, un jeune troubade de 19 ans, du 43^e lignard, nommé Simon, s'est pendu dans sa cellule. Il en avait assez des punitions et de l'obéissance: la mort lui a semblé préférable à la garce de vie qu'il menait.

Ça, c'est les horreurs journalières, mais pour l'instant y a de l'aggravement: y a les grandes manœuvres à la clé, — et avec le choléra, ça va faire du propre, nom de dieu!

Ainsi, à Poitiers, qui est un des endroits où on fait rappliquer les réservoirs, on les empile dans la caserne des Dunes, un sale trou à fumier.

Ça schelingotte tellement, que chaque année y a une tripotée de gas malades. Y a rien de drôle à ça: juste à côté de la ca-

serne passe une rivière ou viennent se dégorger deux égouts de Poitiers.

Aussi, cette année, les troubades tombent comme des mouches.

Pour remédier à la crevasion des pauvres fleux, on fait une enquête... pour savoir d'où vient la maladie.

Nom de dieu, les bougres ont le temps de crever.

La meilleure des enquêtes, c'est de ne pas foutre sa carcasse dans les pattes des galonnés pour défendre les richards.

Raticheonneries

« La nature ne perd jamais ses droits », comme on dit. Aussi, chaque jour amène une nouvelle frasque des cléricochons:

A propos de l'affaire d'Ingré dont j'ai jaspiné y a quinze jours, un copain m'écrit que les sœurs se sont fuitées à Avranche, où se trouve la tannière principale de cette engeance.

Pour ce qui est du raticheon, vicieux de gosses, et de la sœur qui les lui amenait, on les a foutu au clou. Mais comme toujours, ça se passera en douceur.

Si au lieu de s'en prendre à des mômes, ces salauds faisaient tous comme deux sœurs de l'hôpital de Carcassonne, j'applaudirais, crédeu!

Elles se sont tirées avec deux lascars de dragons qui étaient malades pour la frime.

Paraît que l'une des deux va pondre bientôt un petit salé. Chouetto, nom de dieu! Ça fera peut-être un révolté.

A Beaucourt, un petiot patelin près d'Amiens, une affaire du même tonneau est arrivée: le curé de la paroisse, après avoir dit la messe et fait communier plusieurs dévotes, s'est carapatté avec une chouette gonzesse.

C'est bien, mon vieux, t'as rompu avec ta vie de mensonges! Tâches de pas y revenir.

Aime... fais des gosses à tire-larigot, et ne cherche plus à monter le coup aux pauvres bougres.

C'est la grâce que je te souhaite!

SALES JUGEURS!

Une condamnation esbouriffante c'est celle que les marchands d'injustice d'Auxerre viennent de coller au copain Morin, le vendeur du Père Peinard.

Ses roussins lui avaient barbotté trois ou quatre exemplaires du fameux numéro prétendu saisi, — et il a été poursuivi, alors que le copain Gardrat n'a pas été emmerdé.

Oh ben, quand il s'agit de faire des mistouffles aux bons bougres, les enjuponnés ne sont jamais en retard: ils ne regardent pas que ça soit juste, ils se foutent de ça.

Morin a paumé 25 balles d'amende.

Nom de dieu, c'est pas ça qui l'empêchera de gueuler le caneton: il braillera de plus belle, — et les juges en seront pour leur vacherie!

Chouettes Réunions

A Paris. — Mardi soir, grande réunion à la nouvelle Bourse du Travail. S'agissait de prouver que le populo de Paris est tout de cœur avec les mineurs de Carmaux.

Y avait des bons bougres en quantité, nom de dieu !

Et aussi une chfée d'orateurs, — que l'estrade en était toute noire : y en avait de tous les bords, mille tonnerres ! Des anarchos, des possibilos, des blanquos, des guesdistes.

Le premier qu'a jaspiné, c'est une vieille barbe, le grand pontife des Ardennes J.-B. Clément, qui dans le patelin, ne rate jamais une occase de débîner le *Père Peinard*.

Heureusement que ses dents sont ébréchées et que ses idées prennent le chemin des vieilles lunes.

Quoique ça, il a, pour commencer, dégoisé assez chouettelement : « Il faudrait être d'une naïveté d'enfant de cœur pour s'étonner des faits qui se passent à Carmaux, puis il a ajouté que les mineurs ont trop été en pâte de guimauve et que s'ils avaient été plus énergiques, la Compagnie aurait capitulé depuis belle lurette. »

Un bon point, nom de dieu !

Mais voilà, avec ces types-là ont ne sait jamais à quoi s'en tenir : ils disent blanc et noir. Tout de suite après, J.-B. Clément est revenu à son dada électoral et il a proposé comme remède à la situation d'envoyer beaucoup d'ouvriers à l'Aquarium... lui en tête, ça va de soi !

Nom de dieu, à Decazeville y avait pas de bouffe-galette quand ils ont crevé Watrin... c'est peut-être bien pour cela qu'ils ont eu de l'énergie.

En fait d'énergie, Clément a fini son discours... en pâte de guimauve.

Heureusement y a eu des anarchos après lui. Y en a un qui a carrément foutu les pieds dans le plat : « Tout ce que proposent les politiciens sont des palliatifs, qu'il a dit. C'est seulement avec le fusil et la dynamite qu'on obtient des résultats. »

Et le populo d'applaudir.

Toulon. — Galbeuse conférence, le samedi 3 septembre, au faubourg du Pont-du-Las, par le camaro Charbonnier.

Quelques socialos à la manque qui ne rêvent que places à l'Aquarium ou à la Volière municipale, se sont fait river le bec dans les grands prix.

Et les bons bougres d'applaudir ferme, nom de dieu ! Où ils ont aussi applaudi, c'est quand le camaro a expliqué que les gouvernants au lieu de s'occuper de réformes, n'ont qu'un dada : se maintenir dans leur situation, — et ça, au détriment du populo, comme de juste.

A Cognac, chique réunion aussi, non pas tant pour les discours que parce qu'à la fin un possibilieux a richement prouvé sa jean-foutrierie.

Le triste pistolet en question, c'est Caumeau, un conseiller cipal de Paris : c'est lui

qui a tenu le crachoir. Son discours a été assez énergique, — malgré ça, sa conclusion a été la ritournelle de tous les ambitieux : « c'est moi qu'il faut nommer pour que ça aille bien. »

Hé mais, faut pas hausser les épaules ! Les élections de 93 approchent.

Du populo qui était là beaucoup se sont fuités, bougeonnant que c'est toujours la même antienne ; d'autres bons bougres sont restés après la réunion, entourant le Caumeau qui pérorait au milieu.

Voilà qu'un riche fleu lui fait observer qu'il est rudement drôle de voir un type qui gueule, avec raison, contre la bourgeoisie et se dit socialo-révolutionnaire, s'allier à cette même bourgeoisie dans le but de décrocher quelques places ; c'est pas très propre, ajoute le camaro.

Illico, le Caumeau s'emballe : « Lorsqu'on a une arme, on s'en sert !... Puis, je ne suis pas anarcho ; je ne me cache pas dans un couloir pour lancer une bombe... »

Et le braillard de gesticuler, kif-kif un cabot que Pasteur aurait rendu enragé.

Tranquillement, le camaro lui fait observer que les couloirs, les bombes et l'anarchie n'ont rien à faire là dedans (à moins que ça soit un truc pour éviter une réponse embarrassante), et il demande à nouveau au Caumeau pourquoi il s'allie avec les bourgeois qu'il prétend combattre ?

Ah ouat, le finaud n'a pas voulu répondre ! Il a recommencé ses dégobillages contre les anarchos : y a pas eu mèche de lui tirer autre chose.

Cette façon de raisonner n'a guère été du goût des bons bougres présents. Y en a plus d'un qui s'est souvenu que dans son discours, Caumeau venait de déclarer que « contre les bourgeois qui assassinent le populo après l'avoir volé, tous les moyens sont bons... »

Et les bons bougres ont conclu qu'en fait de moyens ceux que le Caumeau préfère, c'est ceux qui gonflent son porte-braise.

LE PÈRE PEINARD EN PROVINCE

AU BAGNE DELCOURT

Lille. — Un vrai musée que ce bagne, y a des statues partout ; seulement les statues ne sont bougrement pas rigolottes.

A l'entrée de la cour, juste au-dessus de la porte y a une grande andouille en plâtre qu'on appelle Saint-Joseph. Puis, c'est dans tous les coins du tissage qu'on a fourré de grands Christ, avec sa gueule de travers.

Et, nom de dieu, faut être poli avec ces sacrées idoles : celui qui serait paumé à leur tailler une basanne serait saqué illico.

Bien mieux, faut que les ouvriers achètent le torche-cul *La Croix*. On les y force !

Je dis qu'on les y force, — et je dis bien, cré pétard ! Celui qui refuserait aurait du mauvais ouvrage et serait forcé de partir.

Pas besoin de dire que la mouchardise se pratique en grande largeur, dans cette sale usine. Le tisseur qui fait son métier

sans s'occuper des autres gagne tout juste 8 ou 9 francs par semaine. Le jésuite qui moucharde ses copains touche facilement le double. C'est dire que les grosses le gumes de la boîte savent vivement à qui ils ont à faire quand ils embauchent un prolo : les cafards les renseignent illico.

Ainsi, dernièrement un camaro est embauché, mais il n'y a pas fait long feu ; le garde-chiourme ayant appris qu'il lisait des journaux anarchos, rodait autour de lui, et sa pièce finie lui déclara qu'on n'employait que des hommes sérieux et pas de révolutionnaires.

Dame, le salaud s'est fait engueuler comme un pied ! Le camaro l'a envoyé paître lui disant qu'il lirait ce qu'il voudrait, et que si tous les prolos faisaient pareil on n'aurait pas à subir les patrons et leurs larbins.

L'ÉTAT-PATRON

Brest. — Y a du remue-ménage à l'Arsenal ; les prolos rognent, et y a de quoi, nom de dieu, si ce qu'ils superposent est véridique.

On installe la lumière électrique dans le bagne, ça sera fini dans quelques semaines. Cela donne à penser aux bons bougres que les heures de travail vont changer : ils ne voient pas d'autre raison pour employer la lumière électrique. Le bruit court que le travail se ferait, été comme hiver, de six heures à six heures, ce qui ferait douze heures de travail, — tandis qu'aujourd'hui la moyenne est de dix heures.

Si ce que les ouvriers flairent est exact, ils ne se laisseront pas faire sans rouspétance : pour le moins y aura une grève à la clé.

SACRÉ CHAMEAU

Trignac est un petit patelin à côté de Saint-Nazaire où y a le directeur d'un maudit bagne qui vient de débaucher cent-cinquante ouvriers, à cause qu'ils sont syndiqués.

Y a bien une loi qui interdit les crapuleries de ce tonneau, mais les patrons s'en foutent ! La loi, ils l'observent quand elle leur est favorable ; s'ils y trouvent un préjudice, ils y foutent un croc-en-jambe.

Pourquoi se gênaient-ils ? Ils sont les maîtres de tout : les gouvernants c'est leurs larbins.

Quoique ça, le cochon de directeur en question se monte le coup s'il croit faire caner les gas : y a des bons copains par là ! Le pauvre salaud, il a peur des Syndicales actuelles, et pourtant elles sont bougrement mouches, vu qu'on ne fait qu'y politiquer. On s'y occupe d'élections et pas autre chose !

Quoi donc qu'il dira quand les bons bougres auront foutu tous les ambitieux à la porte des Syndicales, et qu'au lieu de politiquer on s'y occupera de faire la guerre aux patrons et qu'on s'alignera pour les exproprier ?

BAGNE MERCIER

Epernay. — C'est un bagne numéro un que cette boîte. Plus numéro un que son champagne... il est vrai qu'il y en a à tous les prix : on en fabrique depuis 25 sous jusqu'à 15 francs la bouteille.

Deux cents esclaves turbinent là dedans, subissant toute espèce de rosseries. C'est qu'aussi, les contre-coups et les surveillants ne manquent pas ; cette vermine

grouille dans tous les coins. Y a pas mèche que les prolos lâchent un pat sans qu'il y ait un garde-chiourme pour leur renifler au derrière.

Le grand chef des contre-coups, c'est le Chauvet, un birbe farci de méchanceté... Et dame, y en a lourd : il est gros comme une barrique de 200 litres. Ce qu'il aime à distribuer des amendes, le cochon ! C'est rien que de le dire : les cinq sous, les dix sous, les vingt sous, ça pleut comme vache qui pisse.

Où va toute cette belle galette ? Pardiennne, le jean-fesse sait y mettre un doigt.

Un dégoûtant qui lui fait la pige pour les amendes, c'est Liégeois, un sale type de surveillant qui, lui non plus, n'y va pas avec le dos de la cuillère, et distribue des amendes à tire-larigole.

Et encore, si les prolos gagnaient une riche journée, que ces amendes n'y foutent pas un gros trou. Ah ouat ! C'est ainsi que des gas de 18 ans gagnent juste 35 sous par jour et turbinent comme des bêtes ; au point que quand ils radinent au calbeaux ils se foutent sur le pieu.

Tout ça, pour engraisser les patrons ! Nom de dieu, il serait bougrement temps que cett engeance démissionne... à grands coups de pieds dans le cul !

PÉTROUSQUIN BOURRIQUE

Pour un beau salaud, le gros proprio dont je vas dégoiser la vacherie en est un. On pourrait même y foutre le pompon !

Le jean-foutre en question a des fermes dans les environs de Montmirail ; mais au lieu de les louer toutes il en a gardé une qu'il exploite lui-même.

C'est un vrai bagne, chez lui : la journée commence à 2 ou 3 heures du matin, pour finir vers les 10 heures du soir.

Ses chiens de chasse sont mieux soignés que ses prolos, nom de dieu !

A preuve, la saloperie qu'il a faite le mois dernier : Après le repas du soir, un bon bougre mourut subito en allant donner de la paille aux vaches.

Les camaros ne s'en aperçurent que le lendemain : après s'être égosillés à l'appeler ils allèrent à son pieu qu'ils trouvèrent intact, ils cherchèrent et dégottèrent le cadavre dans la grange.

Ils avertirent le singe qui, forcément, fit prévenir les autorités. Le lendemain le garde-champêtre arriva à la ferme avec la boîte à dominos : il alla droit au lit du pauvre gas, y avait rien ! Il s'informa où était le corps : on lui montra la porcelière !

Oui, nom de dieu, c'est dans l'écurie à cochons que le salaud de singe l'avait fait fourrer.

Pardiennne, je sais bien que quand on est mort, c'est pour de vrai : comme on est destiné à être bouffé par les asticots on n'a pas besoin d'être dorlotté... Mais ce qu'avait fait le patron, c'était pour prouver son mépris du populo : « tant que t'as vécu je t'ai exploité et volé le plus que j'ai pu..., maintenant que tu ne vaux pas un chien en vie, je te fous au fumier... » voilà ce qu'avait ruminé ce maudit singe.

Et quand le garde-champêtre est allé demander un vieux drap à la bourgeoise, fallait entendre la sacrée taupe : « Un drap pour l'ensevelir ? J'en ai pas ! Tenez, voilà deux vieux sacs... »

Et le garde-champêtre a pris les sacs,

tout colère de voir ainsi traiter la carcasse d'un vieux serviteur qui était mort à la peine.

Une fois le prolo emmaillotté dans la boîte à dominos, on l'a hissé sur une charrette, avec deux bottes de foin pour drap mortuaire. Pour tout cortège y avait le charretier et le garde-champêtre.

Au cimetière, le garde a voulu qu'on place les deux bottes de paille au-dessus de la fosse, pour faire voir comment on rend les honneurs à un prolo qui s'est crevé en enrichissant ses patrons.

C'est le soir à la ferme où y a eu du pétard, quant les gas sont rentrés des champs : ils s'étaient tous promis d'aller à l'enterrement du camarade, mais le singe n'avait pas entendu de cette oreille, ça aurait retardé sa moisson, c'est pourquoi il ne les avait pas prévenus de l'heure.

Fallait voir comme les bons bougres serraient les poings ! Chacun ruminait en lui-même comment il se vengerait bien...

COMMUNICATIONS

Paris. — Tous les dimanches, après midi, réunion du *Cercle International*, maison Georget, au premier 38, rue Aumaire.

— Le groupe du 104, rue Oberkampf, étant dissous, les compagnons sont prévenus qu'ils pourront se réunir 86, rue Vieille-du-Temple, maison Bourdin.

— Tous les dimanches de 9 à 11 heures du soir, l'*Avant-Garde ouvrière*, lectures, discours et chants, 89, rue Mouffetard.

— Le groupe de Levallois se réunit tous les samedis à 8 heures 1/2, salle Mézerette, 86, rue Gravel. Tous les travailleurs sont invités à discuter avec nous, les théories humanitaires.

— Les *Révoltés*, groupe d'action, invite tous les socialistes, sans distinction d'école, à venir discuter avec eux, tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, maison Boutillier, 93, rue Bolivar.

Aubin. — Le groupe « les Watrineurs de l'Aveyron », se réunit tous les dimanches à 8 h. 1/2, au local convenu.

Montreuil-sous-Bois. — Le groupe abstentionniste révolutionnaire se réunit tous les mardis soir, à huit heures et demie, salle Brau, 57, rue de Paris, à Montreuil-sous-Bois.

Tous les travailleurs sont invités à venir discuter les résultats du suffrage universel.

Damery. — A plusieurs demandes qui lui ont été faites concernant la réapparition du *Dechard*, le compagnon répond qu'il est tout prêt, à condition que les groupes assurent au moins la vente et la vie du canard, vu que l'association de malfaiteurs manigancée par la gouvernance l'a complètement tué : il a tout perdu le 1^{er} Mai.

Envoyer les demandes à l'ex-administrateur Anon, à Damery-Brunet, Marne.

Nouzon. — Il vient de se former un groupe communiste-anarchiste, sous le titre *Les Dëshérités*.

Pour faciliter la tâche du groupe et pour l'éducation des travailleurs, les groupes et camarades qui peuvent disposer de livres, de brochures, de journaux, sont priés de les adresser, ainsi que les correspondances, au copain Emile Roger, rue de la Tour, n° 5, à la Forge de Nouzon, Ardennes. *Les Dëshérités* leur sauront gré de cette marque de solidarité.

Réunion du groupe *Les Dëshérités*, le di-

manche 11 septembre, à 6 heures du soir, chez Madame Joignaux, rue Nationale, 18, à Nouzon.

Ordre du jour : les prochaines conférences dans les Ardennes. — Mesures à prendre.

Vienne. — Les groupes ou compagnons qui désireraient des *Procès de Vienne*, peuvent s'adresser au compagnon Delalé, 1, rue Victor-Faugier, à Vienne, Isère, au prix de 0.25 centimes au lieu de 0.50. — En outre, un pressant appel est fait à tous ceux qui en ont reçu et qui ne les ont pas encore réglé.

Nota : Adresser la galette avec les demandes.

Rouen. — Tous les copains sont priés de se réunir, samedi, 17 courant, chez Madame Delangle, marchande de vins, rue des Augustins, 48, à 8 h. 1/2 du soir. Pour trouver la rue s'informer au bas de la rue de la République.

Roubaix. — La *Jeunesse anarchiste de Roubaix* invite tous les compagnons à la réunion qui aura lieu le 17 septembre, au coin de la rue d'Inkermann et de la rue de la Perche, chez Désiré Lorchiois.

Ordre du jour. — 1^o Questions personnelles ; 2^o Propagande en campagne ; 3^o Bibliothèque.

PETITE POSTE

P. Bourges. — C. Reims. — C. Braux. — C. Lunay. — C. Dunkerque. — L. Mans. — D. Alger. — P. Bordeaux. — V. Lodève. — L. Hodimont. — G. Brest. — D. Beaurevoir. — G. Saint-Nazaire. — B. Cognac. — F. Messein. — R. Bessèges. — D. Toulon. — A. Damery. — F. Amiens. — M. Roanne. — B. Machine. — P. Lyon. — G. Orléans. — G. Nîmes. — R. Saint-Denis. — P. Saint-Etienne. — R. Bézénat. — M. Nantes. — D. Vienne.

Reçu galette, merci.

Un concierge et un larbin, pour l'anarchie 2 francs.

B., Blancs-Manteaux, une thune.

V. Lodève. — Y a eu erreur, excusez-nous : reçu le mois dernier.

Aux copains de Saint-Etienne. — Au sujet d'un procès qui a eu lieu à Saint-Etienne, il a été parlé du compagnon Perret sur qui pesaient des soupçons ; il écrit que l'accusation qui pèse sur lui émane principalement de la police et qu'il est prêt à fournir les preuves du contraire.

A., de Saint-Etienne, demande à Masson de lui écrire même adresse.

— Les Mégissiers, versé 7 fr. à la *Révolte* pour la compagne de Berthault.

Chansons avec musique, à deux ronds pièce : Le père Peinard au populo. — Y a rien de changé. — Les grands principes, je m'asseois dessus. — Faut plus de gouvernement. — L'Internationale. — Le droit à l'existence. — Les Conscrits insoumis. — Ce que nous voulons. — La Mort d'un Brave. — Le Chant des Peinards.

Chansons à un rond : Je n'aime pas les sergots. — Germinal. — Le député en blouse. — La Carmagnole des Mineurs et la Carmagnole Sociale (ensemble). — Comme c'est bon la vie. — Le Père Duchesne. — Prise de possession. — Le Chant des Trimardeurs. — Les Briseurs d'images. — Les Pieds-Plats. — Debout frère de misère.

L'Imprimeur-Gérant : A. GARDRAT

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*
4 bis, rue d'Orsel, Paris

L'entraînement dans l'armée.



C'est emmerdant qu'ils soient crevés, ils commençaient à s'y faire.